DES TRADUCTIONS - POURQUOI ? COMMENT ?

par Mme Rageot
directrice des Editions de l'Amitié

Il sera surtout question, dans cet exposé, de la traduction d'œuvres dites littéraires et j'aborderai deux aspects principaux du sujet :

Les critères de choix des textes étrangers
La technique de la traduction.

Mais d'abord : pourquoi puiser dans la littérature étrangère au lieu de nous adresser aux écrivains français ?

C'est un reproche que j'ai souvent entendu, et je me permets de faire une mise au point : il ne s'agit évidemment pas d'un boycott, mais d'un complément, qui nous paraît indispensable pour donner à tous accès au patrimoine littéraire de chacun. Pourquoi les adultes auraient-ils seuls le privilège de pouvoir lire dans leur langue des œuvres de tous les pays ?

Il semble presque dérisoire de soulever pareille question aujourd'hui, où nous vivons à l'heure du monde, où informations, transports rapides, voyages collectifs nous mettent constamment en contact avec tous les points du globe, avec les moindres événements qui s'y déroulent ? Or, si nous voulons mieux comprendre ces événements, les réactions des diverses populations, il nous faut connaître celles-ci et personne ne pourra mieux nous aider à y parvenir que leurs écrivains qui, eux, se sont penchés sur les problèmes généraux de la vie et sur ceux, spécifiques, de leur contrée et de leur milieu. Leurs livres, rendus intelligibles par la traduction, seront un des plus puissants moyens de faire tomber les barrières de préjugés, d'animosité et d'incompréhension qui subsistent ; ils seront d'autant plus efficaces qu'ils s'adressent à des lecteurs jeunes, encore libres d'insurmontables partis-pris.

Mais comment établir un choix dans cette masse toujours grandissante d'ouvrages publiés à travers le monde ?

Le premier facteur qui intervient est la personnalité du sélectionneur et surtout le but qu'il poursuit.

De vrais écrivains pour enfants

En ce qui nous concerne, éditeurs contemporains d'ouvrages pour les jeunes, notre rôle consiste, sans oublier les grands noms du passé, à fournir à nos lecteurs une image de la vie actuelle telle qu'elle se présente à travers le monde, et cela grâce à des livres de **vrais écrivains** ; des livres qui, comme le dit l'un d'entre eux, leur ouvrent une porte « sans toujours savoir quelle porte nous avons ouverte et où est allé le lecteur. Ce qui compte est de leur faire connaître et toucher du doigt des expériences vraies, de ne pas leur dissimuler la route accidentée de la vie et, pour nous-mêmes, d'avoir le courage de nous engager dans l'inconnu et d'entreprendre sans fin un nouveau commencement ».

Seuls sont valables, en définitive, les livres qui permettent au lecteur une sorte de **co-crédation**.

Disons, pour nous résumer, que nous cherchons une étincelle de génie, ou tout au moins le talent de conter comme un enfant et non d'une façon enfantine ; c'est-à-dire avec la psychologie de la jeunesse, dont la vision du monde est parfois différente de la nôtre, et non comme un adulte qui cherche à se mettre au niveau des enfants.

Le sujet

Un autre critère de choix est le sujet de l'ouvrage. Je n'entrerai pas dans le détail des thèmes qui intéressent les enfants (aventures, personnages, etc.) car, dans l'ensemble, ils sont universels. Mais il y a de grandes lignes de divergence.

Nous ne pouvons faire abstraction de certaines dispositions d'esprit, sinon natio-

nales, mais ethniques, folkloriques. Ainsi, sans sortir de l'Europe, nous remarquons que, grosso modo, il existe des différences assez marquées entre les populations du Nord et celles de la Méditerranée.

Fondamentalement, les premières s'enthousiasment pour des récits où les limites entre le réel et l'irréel s'estompent, où l'intervention dans la vie quotidienne de forces ou d'êtres relevant du fantastique est volontiers acceptée et ne déroute nullement. De même, dans ces pays, on accueille tout aussi facilement une fiction, souvent teintée d'humour, qui transpose des personnages imaginaires dans les conditions réalistes de la vie de chaque jour, donnant naissance à des situations burlesques et souvent à une véritable critique de la société (Alice au pays des merveilles, etc.).

A de rares exceptions près, ce genre de livres, qui jouissent d'une grande faveur dans les pays nordiques, sont moins appréciés par nos enfants, auxquels leur poésie échappe et qui semblent parfois déroutés.

Cette différence évoquée ne signifie pas qu'il faille éviter les récits marqués par leur particularité nationale. Nos correspondants étrangers ont été parfois surpris que notre préférence aille à des ouvrages qui n'avaient pu être écrits que par un auteur du pays, et qui montraient des traits spécifiques, à première vue surprenants, de ce coin du monde. On me disait : « Mais, chez vous, les enfants ne comprendront pas ! »

Les faits m'ont donné raison ; je ne prétends pas que tout a été compris, mais bien des choses ont été assimilées et, en outre, elles ont contribué à passionner les jeunes lecteurs pour le récit, qui prenait, par son originalité, une auréole d'exotisme. Ainsi les enfants et, en général, la vie des autres pays leur devenaient plus proches.

Je dirai donc que notre choix s'arrêtera de préférence sur un livre dont l'originalité est liée au pays où il a été conçu. Cela ne signifie pas que le document doive effacer l'histoire. Celle-ci, évidemment, doit être attachante en elle-même et correspondre aux intérêts des enfants.

L'écriture

Enfin, la valeur littéraire, l'écriture, jouent un grand rôle. Lorsque l'auteur a su créer une atmosphère, cela est dû, souvent, à la manière d'écrire, à une langue qui chante à l'unisson de la pensée, de l'action, des événements. Le climat ainsi créé est un élément extrêmement important.

Il s'agit donc, ici encore, de tomber sur un véritable écrivain ! Et les grands succès internationaux le confirment. Les livres de Jules Verne, de Mark Twain, de Louisa Alcott, de Robison Crusoe, les contes d'Andersen et bien d'autres, ont fait le tour du monde et leur carrière est loin d'être terminée. Ce sont là des écrivains hors ligne qui ont traité leur sujet dans leur cadre national ; le sens profond de leur œuvre lui a donné une portée universelle.

A la recherche du chef-d'œuvre...

Il ne suffit pas de formuler un idéal, encore faut-il le découvrir. Or, s'il est déjà malaisé de ne pas se tromper dans le choix des textes français, c'est encore plus difficile en ce qui concerne les livres étrangers. Un premier tri est pourtant effectué par l'éditeur original parmi les manuscrits qui lui ont été proposés — il doit en refuser autant que nous... Mais on s'aperçoit vite que les critères énoncés plus haut sont loin d'être toujours appliqués.

Le livre idéal est donc une rareté et nous sommes obligés de passer outre à certaines exigences. Le sujet peut être particulièrement intéressant, mais la forme littéraire ou même certaines conceptions ne coïncident pas avec ce que nous souhaitons. Nous retiendrons alors l'ouvrage, faisant de notre mieux pour que la traduction, en restant fidèle, pallie au maximum les défauts relevés.

Et quels sont les moyens de notre recherche ?

Tout d'abord les revues critiques : à l'étranger, le **Horn-Book** américain, le **Bookshelf** anglais, le **Schedario** italien, etc. Elles sont sélectives, mais donnent cependant un aperçu assez complet de la production.

Et puis des rapports personnels s'établissent peu à peu entre les éditeurs, les

catalogues s'échangent ; les agents littéraires, dont certains s'intéressent spécialement aux livres pour la jeunesse, se révèlent souvent précieux.

C'est un travail considérable que le dépouillement, même incomplet, des revues et catalogues, puis la lecture des livres reçus. Ici surgit une nouvelle difficulté : celle de la connaissance des langues. S'il est relativement facile de trouver des lecteurs pour l'anglais et l'allemand, les autres langues européennes posent souvent des problèmes. J'ose à peine mentionner les langues asiatiques ou africaines.

Et même, trouverait-on un réseau suffisant de lecteurs, encore faut-il que ceux-ci sachent apprécier et aimer un livre pour enfants. Si de savants linguistes se penchent volontiers sur la littérature adulte, celle des jeunes les intéresse rarement et ils n'ont pas toujours le désir ni d'ailleurs la capacité de s'adapter à ce genre de lecture. Enfin l'esprit dans lequel sont choisis les livres est parfois difficile à saisir pour un critique improvisé ; malgré un compte rendu détaillé, le responsable d'une collection pour enfants risque fort de se tromper — et j'en parle en connaissance de cause.

Que faire ?

Les palliatifs sont nombreux, même s'ils relèvent un peu du bricolage : recourir à la double lecture, toutes les fois que cela est possible ; prendre des risques ; si l'ouvrage a été traduit dans d'autres langues, se le procurer dans celle qui vous est la plus accessible ; demander conseil à l'agent, que sais-je encore ! Mais un fait est certain, c'est que notre choix va de préférence aux langues pour lesquelles nous avons un collaborateur compétent, soit dans la maison d'édition même, soit dans le comité de lecture. N'oublions pas qu'il faut encore pouvoir compter sur un bon traducteur, rompu aux exigences particulières du livre pour enfants.

Les problèmes de la traduction

La traduction des livres destinés aux jeunes, si elle a des traits communs avec ce que l'on exige pour les adultes, n'en possède pas moins ses normes et ses exigences propres. Là encore, tous les éditeurs n'ont pas la même doctrine et les traducteurs non plus.

Jusqu'à quel point faut-il adapter une traduction ? Est-il indispensable, ou souhaitable, de la franciser (ceci est valable pour n'importe quel pays) au point de changer les prénoms qui n'existent pas en français, les noms de famille souvent si caractéristiques, la monnaie, etc. Peut-on même envisager de transposer l'action en France ?

Faut-il supprimer certaines coutumes, certains traits de mœurs différents des nôtres sous prétexte qu'ils peuvent choquer nos préjugés ou être mal interprétés ? Cela peut aller fort loin.

Une adaptation plus subtile visera surtout à éclairer le texte là où il risquerait d'être obscur pour le jeune lecteur, sans pour cela mutiler la pensée ni l'originalité de l'auteur ; par exemple, ramasser certains passages qui peuvent paraître longs à l'enfant français, moins patient que ses camarades étrangers ; ajouter quelques notes explicatives en dehors du texte, etc.

Au contraire, faut-il s'en tenir à une traduction tout à fait littérale, correspondant à une bonne version académique ?

Ce sont là des décisions à prendre par l'éditeur. Elles peuvent d'ailleurs varier d'un livre à l'autre. Je me permettrai pourtant de défendre quelques impératifs qui découlent de nos choix.

Nous retenons un texte, comme je l'ai dit plus haut, parce qu'il nous paraît posséder une valeur certaine et présenter un intérêt réel pour les enfants, soit par son apport documentaire, soit par sa qualité littéraire, psychologique, humaine, son histoire, ses personnages. Il s'agit donc de rendre ces valeurs en français, d'y sensibiliser le lecteur sans pour cela le dérouter ou l'ennuyer.

Une traduction trop littéraire — même dans les livres pour adultes — « tue » généralement le texte. La phrase française a ses particularités ; elle est volontiers concise, peu explicite dans le détail, comptant sur l'imagination du lecteur. Elle supporte mal les abus d'adjectifs, les fréquentes répétitions du même mot, mais propose de nombreux synonymes ou tournures qui permettent de les éviter. La conjugaison de ses verbes est d'une richesse souvent gênante, qui impose une

utilisation très précise des différents temps et un accord strict entre ceux-ci, etc. Il me paraît indispensable pour les enfants que, dans l'ensemble, on observe le mieux possible ces particularités dans l'écriture, ce qui rend dangereuse toute traduction trop esclave du texte.

Quant aux dialogues, tout en leur conservant leur sens intégral, il semble nécessaire de faire parler les enfants en un français vivant, tel qu'ils le parlent, sans, bien sûr, verser dans l'argot ou les expressions mal venues — sauf si le texte l'exige, et alors avec parcimonie car la limite du vulgaire est vite franchie. Disons simplement que les dialogues doivent être vivants, comme tout le livre, et que la version française ne doit pas sentir la traduction.

Comment y parvenir ?

L'art du traducteur

Une anecdote : ayant relevé dans une traduction un contresens de taille, j'en parle au traducteur. « Ah !, me répondit-il, je vis tellement dans ce livre que je suis l'histoire, et que ce genre de détails m'échappe parfois. »

Je dois dire que la traduction se lisait d'un trait ; l'histoire vivait en français comme dans l'original. Le traducteur m'expliqua encore qu'il s'était laissé prendre au « chant » du récit, qu'il relisait sa traduction à haute voix pour sentir s'il avait réellement rendu ce chant en français et ce climat qui était devenu un peu le sien.

En ce qui me concerne, je préfère, à tout prendre, un contresens et même quelques fautes de français (les correcteurs sont là pour y mettre bon ordre) plutôt qu'un livre qui ne chante pas ! Une traduction, si correcte soit-elle du point de vue formel, est insipide et morte si elle n'a pas su rendre l'âme d'un livre.

La tâche du traducteur devient particulièrement ardue quand un ouvrage a été choisi pour son sujet, malgré des longueurs et un style médiocre ; on lui demande alors de recréer en français ce qui manque à l'original.

De telles exigences, dira-t-on peut-être, sont excessives ; un traducteur ne peut y répondre, il vous faudrait un écrivain.

Mais non, nous n'y sommes pas du tout. Un écrivain est rarement un bon traducteur ; plus son talent est affirmé, moins il est apte à traduire. Son texte pourra être très beau, meilleur même que l'original, mais il y aura mis sa « facture » et ce ne sera plus l'œuvre première.

Le métier de traducteur est très particulier ; il ne s'agit pas d'un talent créateur, mais d'un don d'identification avec le sujet du livre, d'intuition de la langue en laquelle il transcrit l'original, de son rythme, de sa musique jusque dans les modulations les plus subtiles.

En revanche, il suffit de connaître convenablement la langue de l'auteur, de discerner ses résonances propres et le sens réel des mots — qui n'est pas toujours celui des dictionnaires car il dépend aussi de la manière dont ils sont utilisés et de leur place dans la phrase.

Pour reproduire une œuvre de manière qu'elle touche le public, il faut la vivre et j'estime que les meilleures traductions ne sont certainement pas celles qu'on fait en s'ennuyant.

L'adaptation

Il me paraît certain qu'une adaptation totale, allant jusqu'à la transposition de l'action dans le pays auquel elle est destinée, n'est possible que pour des livres médiocres, qui mettent en scène des événements et des personnages passe-partout. Dans ces conditions, à mon humble avis, l'ouvrage ne mérite pas une traduction. Mais à chacun sa vérité ! Chaque fois que j'ai exposé une opinion avec un peu trop de netteté, je l'ai toujours fait à la première personne, ce qui signifie : voici ce que je pense. A vous de jouer !

La coédition

J'ai rarement pratiqué la coédition, ce qui ne m'a pas empêchée de réfléchir aux avantages et aux inconvénients du système.

Il est certain que la première difficulté que l'on rencontre dans de nombreux albums, et surtout dans les ouvrages encyclopédiques, est la mise au point de

l'environnement. En effet, souvent, on ne tient pas à garder l'empreinte étrangère ; mais alors on se heurte à de multiples contresens dans le dessin et dans le texte. Les enfants ont beau jeu d'affirmer : « Mais ce n'est pas comme cela que sont le facteur, le pompier, la maison, etc. » Les textes doivent s'adapter à la place qui leur est réservée dans la page ; or toutes les langues n'emploient pas le même nombre de lettres pour dire la même chose...

En fait, dans ce cas, c'est le contenu du livre qui doit se plier aux exigences de la fabrication et non l'inverse. Que de danses sur la corde raide pour éviter des mutilations par trop criantes ; encore est-on loin d'y arriver toujours.

Cela n'empêche qu'il existe quelques très belles réussites dans ce domaine, soit parce que le sujet se prêtait à ce genre d'entreprise, soit parce qu'on y a mis le prix.

Mais pourquoi ces coéditions ? Pourquoi cette copie exacte de la présentation d'un livre ? Parce que, du point de vue de la fabrication, cela permet de sensibles économies, partant, un prix de vente plus avantageux ; ce qui n'est pas négligeable quand la formule rend seule possible la publication d'un ouvrage de valeur.

Comme toute traduction, la coédition fait franchir les frontières aux livres, et surtout aux images, tels que les perçoivent les enfants des autres pays, apportant au jeune lecteur, grâce à ces échanges, une vue plus large du monde où il vit.

Pour terminer, je me suis laissé séduire par quelques lignes de Paul Hazard, dans son ouvrage, **Des livres, des enfants et des hommes**, auquel je pense toujours dès qu'il s'agit de livres pour la jeunesse :

« Oui, les livres des enfants entretiennent le sentiment de la nation ; mais ils entretiennent aussi le sentiment de l'humanité. Ils décrivent la terre natale avec amour ; mais ils décrivent aussi les terres lointaines où vivent nos frères inconnus. Ils traduisent l'être profond de leur race ; mais chacun d'eux est un messager qui franchit les montagnes et les fleuves, qui franchit les mers et qui va chercher des amitiés jusqu'à l'autre bout du monde. Chaque pays donne et chaque pays reçoit ; innombrables sont les échanges ; et c'est ainsi que naît, à l'âge des impressions premières, la république universelle de l'enfance. »

T. Rageot
Editions de l'Amitié

Mme Rageot vient de mourir, en avril 1972, après avoir travaillé près de quarante ans pour la littérature enfantine. Le texte que nous publions ici est celui d'une conférence qu'elle avait bien voulu faire pour la Joie par les livres sur un des sujets qu'elle connaissait le mieux. Faire connaître aux enfants de France la jeunesse des autres pays en leur proposant de bons romans étrangers était l'une de ses préoccupations les plus chères.

Ce souci de compréhension et d'amitié a pu lui être inspiré par une culture internationale exceptionnelle. Fille du philosophe russe Léon Chestov, Tatiana Rageot est née à Rome, a fait ses études à Moscou, après une enfance passée en Allemagne et en Suisse française, pour se fixer enfin en France et y faire avec son mari une longue carrière dans l'édition. Avec Georges Rageot, en effet, elle crée en 1934 aux éditions Aubier la collection « Heures joyeuses », reprise après la guerre lors de la fondation des « Editions de l'Amitié - G.T. Rageot ». Elle s'associe, après la mort de son mari, avec la Librairie Hatier et lance en 1959 la nouvelle « Bibliothèque de l'Amitié ». Ces dernières années, luttant déjà contre la maladie, elle avait pourtant donné tous ses soins à la première collection de poche française pour enfants, la série « Jeunesse-Poche ».

Mme Rageot a été un véritable éditeur ; elle en a eu l'ouverture d'esprit et le respect du jeune lecteur. Elle a su, en participant elle-même à tous les niveaux, animer une équipe d'auteurs et de collaborateurs à qui elle a communiqué un esprit et une exigence. A travers ses meilleures réalisations, une ligne se dessine qui pourra servir de guide à ceux qui poursuivent son œuvre.